CARNET MONDAIN.

Bals à l'Opéra et à l'Athenæum.

1902-1903.

Falstaffians, 6 février.
High Priests of Mithras, 9 février.
Elfes d'Obéron, 12 février.
Consus, 16 février.
Atlantéens, 17 février.
Chevaliers de Momus, 19 février.
Equipe de Protée, 23 février.
Equipe Mystique de Comus, 24 février.
Rex, 24 février.

TEMPERATURE

Du 4 février 1903.

Thermomètre de E. et L. Claudel, Opticiens No 121 rue Carondelet.

	Farenheit	Centigrade
7 h. du matin....	68	20
Midi.....	68	20
3 P. M.....	68	20
6 P. M.....	62	17

La Vogue de la Nouvelle-Orléans.

C'est avec un vif plaisir et non sans une certaine fierté bien naturelle, que nous voyons arriver parmi nous une forte délégation de membres du Congrès, pour régler une affaire qui franchement ne vaut pas la peine d'occasionner de si nombreux déplacements. Ils se sont mis à neuf, sans compter les femmes et les enfants pour venir ici nous éclairer sur le choix d'un site pour notre nouveau Bureau de Poste.

Evidemment cela n'est pas sérieux; mais cela nous démontre que la Nouvelle Orléans n'est pas la première ville venue et qu'elle possède pour les étrangers, pour les habitants du nord et de l'ouest des attraits peu communs.

Il ne faut pas à un homme sensé de longues réflexions pour comprendre que nous sommes en pleine vogue, et que nous aurions tort de n'en pas tirer profit. Ce qui s'est passé ici, depuis quelques mois, à propos de la poste eut certainement impatienté nos gouvernants, partout ailleurs.

Il y a même eu des hommes publics qui ont manifesté la crainte de voir le comité congressiste, fatigué d'attendre, abandonner l'affaire et la renvoyer à un avenir indéfini. C'était ce que bien des hommes sérieux avaient à redouter, avec raison.

C'est justement le contraire qui a eu lieu. Ce n'est pas nous qui sommes allés au Congrès; c'est le Congrès qui est venu à nous.

Nous n'avons donc pas à nous plaindre et nous serions impardonnables de ne pas recevoir cordialement des personnes qui nous veulent tant de bien et viennent au devant de nos désirs.

Le comité arrive ce matin par le chemin de fer Louisville et Nashville, et sera reçu par une délégation des messieurs les plus connus, les plus influents de notre ville.

Appel du Ministre Bowen

A LA JUSTICE.

Les gouvernements qui se vantent bien haut d'être les plus civilisés ne sont pas toujours ceux qui le sont davantage. Ce qui se passe en ce moment au Vénézuéla en est la triste preuve, et les Américains, entr'autres le ministre Bowen, sont en train de donner à ce propos une sévère leçon à l'Allemagne et à l'Angleterre.

On sait que la République du Vénézuéla est criblée de dettes et qu'il lui est très difficile de s'acquitter envers ses créanciers. Elle a même, pendant un certain temps, fait la récalcitrante et presque menacé certains Etats de ne pas leur payer ce qu'elle leur devait. De là, certaines mesures qu'ont prises plusieurs puissances pour lui forcer la main.

Certaines d'entre ces dernières, qui voulaient à tout prix rentrer dans leur argent, ont soumis ce malheureux petit Etat à un blocus sévère, ruineux.

A la rigueur, elles étaient dans leur droit. Jusque là rien à redire.

Le président Castro ayant reconnu les dettes, a promis de les payer et offert des garanties dans ce but. Dès lors les puissances lésées ont commencé à présenter leurs créances, celles qui avaient patiemment attendu, comme celles qui avaient pris des mesures de rigueur, chacune devant toucher le prorata de ce qui lui était dû, au même titre que les autres, sans différence comme sans préférence. Tout cela était d'une correction parfaite.

Ce n'est malheureusement pas ainsi que, au dernier moment, l'ont entendu certaines puissances. Elles avaient spontanément, sans y être forcées ni engagées, fait les frais du blocus. Elles ont, à ce titre, réclamé le privilège de passer les premières à la caisse et d'être payées avant les autres puissances.

De là, les protestations des autres puissances, de la France, de la Belgique, de la Hollande, du Danemark, de l'Espagne, du Norvège, de la Suède, qui se trouvaient ainsi lésées dans leurs droits les plus légitimes.

En qualité de représentant du président Castro, le ministre Bowen a rejeté de pareilles conditions. Il prétendait très justement que tous les créanciers avaient les mêmes droits et devaient être traités avec les mêmes égards.

Ce qu'il y a de plus singulier dans cette affaire, c'est que les Etats, porteurs des plus fortes et plus légitimes créances se trouveraient ainsi frustrés et sacrifiés à l'Allemagne et à l'Angleterre. La conscience publique se révolte contre de si exorbitantes prétentions.

M. Bowen résiste; il proteste au nom de la justice, au nom de l'équité, au nom de toutes les traditions les plus consacrées, et nous avons la ferme conviction qu'il finira par remporter la victoire.

Il y a encore des juges en ce bas monde, ailleurs qu'à Berlin.

Coquelin à Berlin.

Les représentations de Coquelin, à Berlin, se donnent au milieu d'un vif enthousiasme.

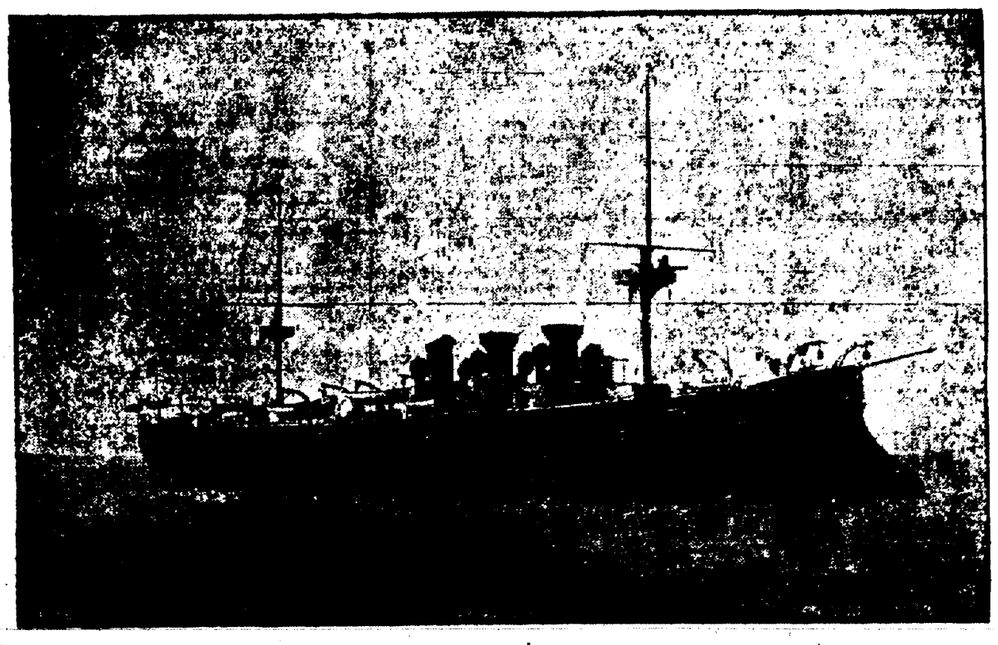
Un correspondant en parle ainsi:

N'habitant pas Paris, je n'ai eu le plaisir de voir Coquelin qu'une trentaine de fois dans ma vie; mais je puis dire sincèrement et simplement, comme je le crois, que de tous les rôles où je l'ai admiré, celui de "l'Avare" est encore le plus finement ciselé, le plus profondément fouillé. La pièce de Molière, dont les deux premiers actes seuls me semblaient admirables, grâce à l'interprétation toute nouvelle de Coquelin, prend à mes yeux une valeur insoupçonnée. Une seule chose m'étonne, c'est que Paris n'ait pas encore eu la curiosité de voir son plus grand acteur comique dans son meilleur rôle. L'Harpagon de Coquelin est cent fois plus beau qu'un Daumier, c'est-à-dire une figure grimaçante, grotesque et bouffonne de petit bourgeois, vilain et mesquin. Il indigne, mais il force à rire: il toussote, crachote, tempête, avec des mines étriquées; on se sent devenir féroce pour cet homme si égoïste et si laid, quinteux, méchant, et qui à tous ses défauts joint le ridicule d'être amoureux! L'avarice n'est qu'une facette du caractère du vilain bonhomme. On sent que, développé en lui jusqu'à la folie, c'est dans son égoïsme que l'amour de l'argent a planté ses racines, et qu'il n'est, en somme, que le plus gros de ses nombreux vices.

Par là, Harpagon rentre dans l'humanité dont les romantiques l'avaient fait sortir en le transfigurant en héros sinistre de drame. C'est de bon cœur que nous rions, comme Molière le voulait lui-même, en entendant Harpagon crier: "Je suis mort! Je suis enterré!" Et pourtant, dans ce monologue que je n'ai jamais entendu dire aussi bien Coquelin met une douleur si poignante que malgré nous, et tout en maudissant le monsieur si peu sympathique qu'est Harpagon, nous nous sentons remués.

Il vaut la peine d'aller à l'étranger pour voir Coquelin jouer "l'Avare". L'Empereur et l'Impératrice, ainsi que la princesse de Bade, assistaient à cette représentation. Ils ont applaudi plus chaleureusement encore qu'hier.

"L'Arlésienne" sera la dernière représentation donnée par Coquelin à Berlin.



LE TAGE.

Arrivée du Tage.

Le croiseur français salué par tous les navires dans le port.

Brillante réception préparée aux visiteurs.

La présence d'un navire de guerre français dans notre port à cette époque de l'année est devenue pour ainsi dire de règle. Nous sommes maintenant accoutumés à voir, quand s'approchent nos fêtes, flotter le pavillon tricolore sur le Mississipi. Et si un incident ou un contretemps venait à empêcher cette visite nous en ressentirions quelque peine. Ne se mêle-t-il pas d'ailleurs à l'impression que nous font les trois couleurs ce sentiment d'admiration et de reconnaissance dont palpitent les cœurs hauts et fiers. Ne représentent-elles pas, ces trois couleurs, le pays qui fut toujours prêt aux élans généreux, qui défendit sans trêve les opprimés, qui jeta son or et son sang partout où des hommes luttaient pour conquérir leur liberté et leur indépendance. Et si ce sentiment ne nous est pas particulier, car là où l'on connait la France on l'aime, il est cependant plus profond parmi nous.

Nous, les Louisianais, nous rappelons que des fils de France ont découvert notre pays, qu'ils y ont apporté cette civilisation qui fait notre orgueil et qu'enfin c'est d'eux que nous tenons ces traditions et cette langue que nous conservons précieusement.

Salut donc aux marins qui viennent nous apporter la preuve que la France est toujours grande et belle et qu'elle est plus que jamais digne d'être aimée.

A l'aube, hier matin, le Tage franchissait la barre à l'embouchure du Mississipi; à neuf heures 20 il saluait la quarantaine et à quatre heures 45 de l'après-midi il jetait l'ancre en face de la rue Poydras.

Bientôt après, M. Ambrogi, consul de France, arrivait à bord du croiseur pour féliciter ses compatriotes. Bien heureux ont été les officiers français, en voyant leur consul arriver le premier leur souhaiter la bienvenue, et ils l'ont bien montré par l'accueil qu'ils ont fait au si sympathique représentant de leur pays.

Le Tage restera dans notre port, d'après le programme actuel, jusqu'au 15 courant.

Ce matin, à onze heures, M. le consul de France fera sa visite officielle au contre amiral commandant en chef la division de l'Atlantique.

A deux heures, l'amiral rendra sa visite au consul, puis ira à l'Hôtel de Ville saluer le maire Capdevielle. Il fera ensuite les visites d'usage à divers fonctionnaires.

Ce soir à sept heures, au Restaurant Antoine, les présidents des Sociétés françaises de notre ville reçoivent à un dîner intime le contre amiral et les officiers de son état-major.

Voilà certes une journée bien remplie, mais elle n'est que le prélude de la réception qui attend les marins français. Déjà les invitations arrivent de toutes parts au croiseur, à la grande joie d'ailleurs des officiers, surtout des jeunes, qui se promettent de profiter largement des nombreuses fêtes qui se préparent.

Le Tage est un croiseur cuirassé de 7400 tonneaux et d'un tirant d'eau de 7 mètres 80. Il a 120 mètres de longueur et 16 mètres de largeur. Sa vitesse est de 19 nœuds 1|10 à l'heure. Ses machines sont d'une puissance de 12,500 chevaux.

L'armement du croiseur comprend huit canons de 164 millimètres, huit canons de 138 millimètres, 16 canons de 74 millimètres, deux canons de 37 millimètres, deux canons à tir rapide pour débarquement et quatre tubes lance-torpilles.

Le Tage porte le pavillon du contre-amiral Rivet, commandant en chef de la division navale de l'Atlantique, dont l'état-major est ainsi composé:

Le capitaine de frégate Ollivier, chef d'état-major; le lieutenant de vaisseau Aubry, aide de camp; les aspirants de première classe Journé et Petit de Meurville, le chef mécanicien Le Doujet, le commissaire principal Le Guillou-Cresquer, le médecin principal Paugier et l'aumônier Roux.

Les officiers du Tage sont le capitaine de vaisseau Amelot, commandant; le capitaine de frégate Colas, commandant en second; les lieutenants de vaisseau L'Eost, Schaeffer, Autric et de Lonlay; les enseignes de vaisseau Thiébaut et d'Aubarède; les aspirants de première classe Fromaget, Hersart de la Villemarque, Philéas, Le Page et Nicolas; le mécanicien en chef Porre; les mécaniciens en second Faure et Pons; le médecin de deuxième classe Bessière.

On sait que le Tage était dans notre port au mois de mai dernier, à l'époque de la catastrophe de la Martinique. Il partit alors sur ordre du gouvernement français, emportant la souscription spontanément et généreusement faite par notre population pour les survivants de la malheureuse île.

Il rendit, comme nous l'avons appris, d'inappréciables services dans l'œuvre de secours, et son équipage fut hautement loué par les autorités.

Plus tard le croiseur visita la Guadeloupe, St Thomas et d'autres îles des Antilles. La population de notre ville le revoit avec joie, espérant qu'une prolongation de séjour lui sera accordée afin de permettre à son équipage d'assister aux splendeurs de notre carnaval.

THEATRES.

THEATRE CRESCENT.

Toujours foule, depuis dimanche, au Crescent, où les drôleries des minstrels Primerose et Dockstader amusent prodigieusement le parterre.

Aujourd'hui, grande matinée.

GRAND OPERA HOUSE.

"Twelth Night" de Shakespeare, avec une artiste comme miss Wainwright dans le principal rôle, telle est la double attraction de la semaine au Grand Opera House.

Il y aura matinée demain.

THEATRE TULANE.

La vogue est en ce moment au Tulane où Miss G. Coghlan, une artiste d'une valeur exceptionnelle, se fait chaleureusement applaudir à chaque représentation de "Alice of Old Vincennes." Miss Coghlan a de nombreux admirateurs à la Nouvelle-Orléans.

ST. CHARLES ORPHEUM.

Le succès de "The Girl with Auburn Hair" ne fait que grandir à chaque représentation.

Il en est de même des scènes de Fred Hallen, de Molly Fuller, de Miss Moreland et des étonnants exercices du contorsionniste Pascatel.

On sait qu'il y a matinée tous les jours à l'Orpheum.

THEATRE DE L'OPERA.

"La Juive" a toujours des charmes pour ceux qui aiment la vigueur et la puissance dans la musique: et le rôle d'Eléazar ne peut être convenablement chanté que par un ténor dont les poumons sont d'une force exceptionnelle. Notre public se rappelle encore le triomphe que M. Duc obtint l'an passé, sous les traits du farouche israélite, et ses admirateurs étaient nombreux au Théâtre hier soir pour l'acclamer à l'occasion de sa rentrée. Mlle Guinchan, électrisée par le succès de son partenaire, s'est surpassée et a magistralement rendu et chanté le rôle de Rachel. Quant à M. Bouxmann, nous l'avons dit déjà, il n'a pas de supérieur, s'il a des égaux, dans les rôles de basse noble, quels qu'ils soient, et il a, hier soir, moissonné de nouveaux lauriers.

Mlle Faure, comme la Princesse Eudoxie, s'est bien tirée d'affaire.

La représentation d'hier soir était offerte par la direction au bénéfice de M. Giffroy, son zélé et aimable secrétaire, à qui nous envoyons nos plus sincères félicitations.

Le spectacle de ce soir, qui se composera de "Rigoletto" et du "Grand Ballet des Fleurs", est donné à l'occasion de la visite que nous font les membres du comité congressiste du budget des édifices publics. Ces messieurs occuperont, avec leurs dames, la première rangée des loges de la corbeille. Il y aura foule, ce soir, au théâtre de la rue Bourbon pour faire honneur à nos distingués visiteurs.

Bussière Rouen.

THEATRE AUDUBON.

Admirablement interprété comme il l'est par la troupe Baldwin-Melville, le drame émouvant "Knobs of Tennessee" fait toujours salle comble.

Demain, vendredi, matinée.

A propos du Site de la Poste

Les représentants du gouvernement chargés du choix d'un site pour notre Poste nouvelle arrivent ce matin, par la voie du Louisville et Nashville.

A la gare, à 7 heures 20, un comité de messieurs les attendra pour les conduire à leur hôtel. Ces représentants sont accompagnés de leurs familles: il y a une vingtaine de personnes dans le groupe.

A midi le comité local du site se réunira dans le salon du maire, et y recevra le comité de Washington. Quelle sera la durée de cette réunion et que s'y dira-t-on et s'y fera-t-il? nul ne le saurait dire.

Il est aisé de prédire, cependant, que les partisans à outrance d'un site au-dessus de la rue du Canal demanderont aux visiteurs d'user de leur influence pour l'obtention d'une allocation supplémentaire.

Il a été affirmé par MM. Sargent et Meyer, à l'époque, qu'il serait dangereux de ne pas se contenter de la somme déjà votée par le Congrès.

La question se réglera aujourd'hui, sans doute: et nous inclinons à croire qu'elle le sera dans le sens du Deuxième district. Des hommes dégagés de tout esprit de sectionalisme, n'hésiteront pas à déclarer que le site du Deuxième district est assurément le plus central, le plus accessible au grand comme au petit commerce, aux hôtels, aux clubs, à la population entière en d'autres mots.

Dans la journée, les messieurs qui recevront ce matin la délégation de Washington l'inviteront à un gi ter, *luncheon*, dans un de nos restaurants du Deuxième district, leur intention étant de leur prouver que c'est dans ce district, tant décrié par certains esprits étroits que c'est là qu'est la meilleure cuisine: et dans la soirée ils conduiront leurs hôtes au théâtre de la rue Bourbon, pour leur donner une autre preuve que le Deuxième District ne mérite pas tous les sarcasmes, tous les dédains dont nos voisins d'outre-Canal se plaisent à l'accabler. Les *Washingtoniens* verront que l'art véritable a son domicile de notre côté de la rue du Canal: que c'est au théâtre de la rue Bourbon seulement que s'entend la bonne musique. Et si nos visiteurs s'attardaient un peu parmi nous, on pourrait fort bien les inviter à un de nos bals carnavalesques.

Avec tant de preuves de la vitalité de notre district, le croiront-ils trop caduc, trop décrépit pour planter leur poste?

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 100 Commencé le 15 octobre 1902

DETTE SACRÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Paul Rouget.

QUATRIÈME PARTIE

Cœurs Fidèles.

XII

LE MALADE.

Suite.

La revoir à tout prix.

Oui....Mais où....Mais comment!

Tout à coup un domestique fappa.

Et lorsqu'il fut entré:

—Monsieur désire que j'allume demanda-t-il.

—Oui, dit Pierre, d'une voix étrange qui fit tressaillir le domestique.

Une autre pensée brusquement venait de le traverser.

La pensée de son père.

M. d'Aulnoye aurait dû être de retour.

Qui savait ce qui s'était passé, là-bas, au cabaret de la Grosse-Tête.

Mais la sonnette de la grille retentit tout à coup.

Et comme la fenêtre de la chambre de Pierre ouvrait sur l'avenue le jeune artiste qui s'était précipité put voir trois hommes qui venaient de sonner.

Il les reconnut aussitôt.

C'étaient son père, Simony et Jean, le valet de chambre.

Quelques minutes plus tard le marquis et le compositeur étaient auprès de lui.

M. d'Aulnoye avait insisté pour que Simony rentrât avec lui à l'hôtel.... et pour qu'il acceptât de rester à dîner.

Dans la voiture qui les avait ramenés, Jean en ayant pris une autre, les deux hommes avaient longuement causé d'Armand Trémanzey.... l'infâme dont ils avaient enfin arraché le masque.

Le marquis avait interrogé le jeune homme sur la nature exacte de ses relations avec le gendre du banquier Gérald..... relations qui.... avait répondu Simony, se bornaient à quelques rencontres dans des salons mondains où fréquentait Jane.... la malheureuse femme du misérable.

En prononçant le nom de Jane, la voix du compositeur avait tremblé.

Le marquis, surpris, avait regardé le jeune homme et vu sa pâleur.

Alors, brusquement inondé d'une lumière soudaine, M. d'Aulnoye avait compris ce qui se passait dans son âme.

Simony aimait Jane.

Il n'avait pu rester insensible au charme ineffable de la jeune femme et secrètement, mystérieusement, il lui avait donné son cœur.

Hélas! pourquoi fallait-il que le destin eût placé Armand sur la route de l'infortunée?

La tendresse sincère..... le bonheur..... ne l'eût-elle pas trouvé auprès de Simony.... de ce brave garçon au cœur droit, à la nature loyale et qui était déjà célèbre à un âge où généralement la gloire est si loin de ceux qui veulent la conquérir!

Mais l'irréparable était accompli.

Tous les regrets ne changeraient rien à ce qui existait.

Quand les deux hommes pénétrèrent dans la chambre de Pierre celui-ci s'était composé un visage pour cacher le trouble profond qui l'agitait.

—Eh bien?.... questionna-t-il, non sans anxiété.

—Eh bien, l'homme, le misérable, n'est autre que celui sur lequel nos soupçons s'étaient portés.

—Armand Trémanzey?

—Oui.

—L'infâme!

M. d'Aulnoye raconta alors tout ce qui s'était passé à l'estaminet de la Grosse Tête.

Pierre l'écoutait, tout frémissant.

Et quand le marquis eut achevé:

—Alors père, vous allez vous battre avec lui?

—Oui, mon enfant.

—Père..... cet homme est d'une force redoutable.... S'il allait vous tuer!

M. d'Aulnoye souriait.

—J'ai confiance en Dieu.... Il ne permettra pas que l'innocent paie pour le coupable.

Il ajouta:

—Peut être l'instant est-il proche où le misérable recevra enfin la punition de ses crimes.

—Et cette punition?

—C'est la mort.

Le marquis avait parlé d'une voix ferme, résolue.

Pierre frémit.

Cependant le gentilhomme paraissait très calme.

Il appela un domestique, s'enquit du dîner.

Et comme on lui répondait qu'il était servi, il pria Pierre et Simony de passer dans la salle à manger.

Le convalescent prit place dans un fauteuil.

M. d'Aulnoye dut insister pour qu'il mangeât un peu de potage.

Les accès de toux le secouaient encore.

Le marquis, contrairement à son habitude, se montrait enjoué et gai.... Il voulait tenter de dissiper les inquiétudes qu'il sentait persister dans l'esprit de ses compagnons.

Il avait foi en l'avenir.

L'heure de l'expiation avait sonné pour Armand Trémanzey.

Le dîner achevé, Simony prit congé.

M. d'Aulnoye l'avait prié de le représenter le lendemain en qualité de premier témoin.

Le compositeur avait accepté et promis de revenir à l'hôtel très tôt dans la matinée.

Dès qu'il fut sorti, Pierre se leva et s'approcha du marquis, qui, appuyé à la cheminée, fumait un cigare.

Des mots jaillirent de sa gorge presque dans un sanglot:

—Père....ah!... père!

M. d'Aulnoye s'en étonna.

—Mais qu'as-tu donc, mon cher enfant?

—J'ai que tous les malheurs fondent sur moi, père.

—Comment.

—Vous allez vous battre à ma place....C'est affreux.

—Non, Pierre.....D'ailleurs, cette raison est insuffisante pour expliquer l'émotion qui t'agite.

—Insuffisante.....ah!..... père....vous avez raison, pourtant....Il y a un autre motif à ma douleur.

—Ah!....je m'en doutais.

—J'ai appris pendant votre absence une nouvelle épouvantable.

—Quelle nouvelle....parle.

—Vous n'ignorez pas, père... combien profond était l'amour qui, il y a trois ans....prit possession de mon cœur?

—Non.

—Jamais je n'ai oublié celle que j'ai tant aimée....que j'aime tant encore....Elle a cru à mon abandon....La fatalité seule est coupable....Cette jeune fille.... mademoiselle Geneviève Barandier..était digne de mon amour ....Son âme était ignorante du mal....Et pourtant .... quand je vous aurai tout dit....père... me croirez-vous?

—Tu ne m'as donc pas tout dit....Que m'as-tu caché, Pierre?

—Un secret très grave....A maintes reprises je fus sur le point de vous l'avouer....Mais toujours une honte arrêtait cet aveu prêt à jaillir de mes lèvres.

—Pourquoi....Pierre....n'as-tu donc pas en moi une confiance absolue?

"As-tu un reproche à te faire?

"As-tu commis toi, si brave, si loyal, une action dont tu aies remords?

—Peut être....père.

Et aussitôt en martelant les mots:

—Ecoutez....cette jeune fille ....un jour je l'avais suppliée de venir dans mon petit atelier de Montmartre où je travaillais avec tant de courage pour la réalisation de notre rêve de bonheur.

"Elle eut peur de me faire de la peine en me refusant....Oh! je vous jure que je n'avais aucune pensée mauvaise .... pourtant.

—Parle.

—Hélas! je n'eus pas la force de faire taire mon cœur.... Notre amour fut plus fort que tout.

"Il nous perdit....Geneviève plus tard....eut un enfant.

—Un enfant.

M. d'Aulnoye avait fait un pas en avant.

Pierre baissa la tête.

Le vieillard n'allait-il pas juger sévèrement et flétrir sa conduite?

L'anathème cependant ne jaillit pas de la bouche crispée du marquis, malgré qu'il souffrit beaucoup de cet aveu.

Il se remit peu à peu, murmura:

—Oui.... tu as raison. Pierre, tu as commis une grave faute....Il est juste que tu en supportes la responsabilité.

Et à voix basse ainsi que se fût parlé à lui même: